

l'hebdo du Quotidien de l'Art

Vendredi 29 mars 2019 - N° 1692

Enquête

Créer en exil : les artistes syriens en France



INSTITUTION

Recruter dans le milieu
culturel, une mission délicate

VU D'ICI / VU D'AILLEURS

Le Centre for Creativity de Calcutta,
un nouveau modèle de centre d'art

VIE D'ARTISTE

Pour les auteurs
de BD, difficile
de sortir des cases

www.lequotidienlart.com

3€



l'enquête

Créer en exil : les artistes syriens en France

Depuis 2011, des millions de Syriens ont dû fuir leur pays face à un régime qui assassine son propre peuple. Parmi eux, des artistes, dont certains ont été accueillis en France et continué à créer. Témoignages.

Par Roxana Adimi et Magali Lesauvage

Miryam Haddad se souvient de sa vie avant la guerre comme si c'était hier. C'était avant la contestation des quartiers populaires et le basculement dans l'affrontement armé qui a fait plus de 500 000 morts depuis 2011 et jeté sur la route de l'exil quelque 5,6 millions de Syriens, qui représentent désormais près de 25% des réfugiés dans le monde. Les bruits d'artillerie, fracas d'explosion et tir d'obus, l'inflation et la pénurie ont fait leur quotidien. Aujourd'hui, ils souffrent de précarité, de décalage et d'isolement. Parmi eux des artistes, dont une vingtaine expose jusqu'au 14 avril dans « Oü est la maison de mon ami ? » à la Maison des arts de Malakoff. Certains sont accueillis à l'Atelier des artistes en exil, à Paris, association qui offre des espaces de

travail à quelque 200 réfugiés du monde entier (un quart d'entre eux, autant d'hommes que de femmes, tous domaines artistiques confondus, sont syriens). Après y avoir suivi un programme de formation, trois ont intégré les Beaux-Arts de Paris.

Un choix douloureux

Impossible de connaître le nombre exact de créateurs syriens établis en France. Une chose est sûre en revanche : pour tous, le choix de l'exil a été douloureux. « Je ne peux pas en parler, ça m'étoffe », confie la graphiste Sana Yazigi, des sanglots dans la voix. Certains sont exilés de longue date. C'est le cas de la cinéaste Hala Abdallah, 63 ans, militante politique plusieurs fois emprisonnée sous le régime des Assad, père et fils. Cette force tranquille a quitté son pays en 1981 avec son fiancé qui deviendra son mari, l'artiste Youssef Abdelké né en 1951. Et puis il y a ceux arrivés avec la guerre, à recueillis pour la plupart. Miryam Haddad, 28 ans, attendra l'été 2012, quand les bombardements se sont intensifiés, pour migrer à Paris. « À l'université d'architecture, à côté des Beaux-Arts, un kamikaze s'était fait sauter, la terre tremblait tout le temps », raconte-t-elle. Pour autant, elle décide de partir avec seulement un bagage léger, juste quelques toiles pour étoffer son dossier de candidature pour les Beaux-Arts de Paris. C'est lorsqu'elle « n'a plus vu de place pour l'activisme » que Diala Brisly a, quant à elle, quitté Damas, direction Istanbul en 2013, puis le Liban avant d'arriver en 2016 en France et de partir à Berlin. Disposant d'un espace à l'Atelier des artistes en exil avec trois autres femmes de diverses natio- /...

« L'exil, je ne peux pas en parler, ça m'étoffe. »
Sana Yazigi, graphiste.

l'enquête / Créer en exil : les artistes syriens en France

« Aux Beaux-Arts de Paris, je mettais mon casque, je travaillais et rentrais directement après. Je suis pourtant très bavarde, mais pendant deux ans je n'ai pas eu envie de parler. Je préférais me taire. »
Miryam Haddad, artiste.

trauma, les réfugiés ont du mal à accepter d'apprendre une langue, ils ne veulent pas être là », remarque Ola Abdallah. Judith Depaule évoque quant à elle le « désarmement » des artistes arrivés fin 2015 à l'association, mais aussi « une grande envie de créer ». Depuis, « beaucoup se sont structurés », et, ajoute-t-elle, « à la différence d'autres nationalités, les Syriens ont connu un système académique proche de celui de la France, avec des écoles d'art plastique ou dramatique, des grandes institutions. Ils arrivent en ayant déjà une maîtrise technique et pour la plupart ne sont pas devenus artistes avec l'exil ».

C'est en France que plusieurs d'entre eux ont fait progresser leur pratique. « En Syrie, les gens vivaient en vase clos, confie Ola Abdallah. La stratégie de Bachar et de son père a été d'appauvrir intellectuellement les artistes. L'enseignement aux Beaux-Arts de Damas était classique, à la russe. » Le modèle vivant était sous plusieurs couches de vêtements, on ne voyait rien, abonde Miryam Haddad. Quand je suis arrivée aux Beaux-Arts de Paris, je me suis demandée si à Damas on ne vivait pas dans un autre temps. On n'avait pas appris de théorie. On ne parlait pas d'art contemporain. Il me manquait beaucoup de bases, d'informations. J'ai dû rattraper beaucoup de choses, je cours encore. » Formée à la scénographie, peintre, sculptrice et céramiste, Lina Al Jijakli a d'abord été accueillie dans un foyer social, une chambre de 7 m², où il lui était quasiment impossible de peindre... Une obligation de se restreindre à des petits formats, qu'elle a en partie conservés dans sa pratique actuelle, réalisant notamment des hélices de marionnettes, où évoluent des personnages inspirés des généraux syriens.

Parler ou non de la guerre, taire ou exprimer les blessures qu'on a connues dans sa chair : tel a été le dilemme de nombreux artistes. Telle est aussi la question au centre de l'exposition de

Formée à la scénographie, peintre, sculptrice et céramiste, Lina Al Jijakli a d'abord été accueillie dans un foyer social, une chambre de 7 m² où il lui était quasiment impossible de peindre...



Miryam Haddad, *La Oufé*, 2018, huile sur toile, 250 x 200 cm.



Lina Al Jijakli dans son atelier partagé à l'Atelier des artistes en exil, Paris.

l'enquête / Créer en exil : les artistes syriens en France

« Les artistes syriens sont toujours en contact avec leurs anciens réseaux dans le monde arabe, mais l'idée, c'était qu'ils s'intègrent dans leur environnement. »



Ola Abdallah

naîtés, Lina Al Jijakli, 37 ans, est arrivée en France en 2010, un an avant la révolution. En 2012, sa bourse d'études a été supprimée par le gouvernement syrien en raison de son activisme. Tandis que des membres de sa famille ont été torturés par les services de renseignement. « Je me suis mise dans un coin noir pendant quelque temps », raconte-t-elle, un sourire désarmant aux lèvres. Les menaces sur ses proches avaient cessé, avant de reprendre il y a deux mois, sans raison apparente. Nombreux sont ceux à guigner vers l'Allemagne. « En 2012, l'Allemagne proposait des séjours de trois ans aux artistes syriens, précise Hala Abdallah. Il y avait des structures pour les porter, les protéger. En France, il n'y a pas eu de stratégie pour les accueillir. Il m'a fallu faire connaître. » Pour y pallier, la cinéaste participe dès mai 2011 à la création de l'association Souria Houria (Syrie Liberté) afin de sensibiliser la société civile française à une Syrie méconnue. « On ne voulait pas de pitié ou d'empatie, mais de la solidarité et de l'échange », confie-t-elle, avant de lâcher, dans un soupir : « On ne les a pas traités ». Pour aider les artistes syriens à se froter à un regard extérieur, l'artiste Ola Abdallah et Pauline de La Boulaye, ancienne présidente des Amis de la maison rouge, contribuent à former le collectif Portes ouvertes



Atelier d'Ola Abdallah, à Paris.

sur l'art contemporain syrien, en organisant en 2018 des visites d'ateliers une fois par mois. « Ils sont toujours en contact avec leurs anciens réseaux dans le monde arabe, mais l'idée, c'était qu'ils s'intègrent dans leur environnement », précise Ola Abdallah. De leur enthousiasme est née l'exposition « Oü est la maison de mon ami ? », dont le commissariat a été assuré par Paula Asemberg, Dunia Al Dahan et Véronique Bouruet Aubertot. Judith Depaule, directrice de l'Atelier des artistes en exil, souligne de son côté « l'empathie générale de la société et du milieu professionnel français » envers les Syriens, qui obtiennent relativement facilement le statut de réfugiés – « il y a une réelle différence avec d'autres populations », provenant notamment d'Afrique subsaharienne, observe-t-elle.

Solitude créative

Malgré ces actions, pas un artiste qui n'évoque la solitude parisienne. « Ici, je vis dans une bulle, regrette Diala Brisly. Au Liban, en trois semaines j'avais une vie sociale. J'ai aussi rencontré plus de monde à Berlin qu'à Paris, ou presque en un temps pour rien. » « À Damas, on formait une petite communauté, on se connaissait tous, il y avait plus de chaleur, raconte Miryam Haddad. Aux Beaux-Arts de Paris, je mettais mon casque, je travaillais et rentrais directement après. Je suis pourtant très bavarde, mais pendant deux ans je n'ai pas eu envie de parler. Il m'a fallu deux heures pour réussir à formuler une idée, je préférais me taire. » Le barrage de la langue est en effet l'un des problèmes majeurs. « À cause du /...



Judith Depaule (directrice) et Aniel Cypri (coordination générale), co-fondateurs de l'Atelier des artistes en exil.

l'enquête / Créer en exil : les artistes syriens en France

Le traumatisme a été si fort qu'il a radicalement changé les tableaux de Najah Albukai.



Najah Albukai, dans son appartement et atelier à Fontenay-le-Comte en janvier 2018.

Malakoff. « Avant la guerre, les artistes établis de longue date se connaissent sans se fréquenter. C'est la guerre qui a changé l'état d'esprit des artistes syriens », observe Hala Abdallah. Le traumatisme a été si fort qu'il a radicalement changé les tableaux de Najah Albukai. « Mais globalement, les œuvres ne sont pas plébiscitées ou notées. On est rarement dans le témoignage direct d'une expérience traumatique », observe Véronique Bouruet Aubertot. Au début, Miryam Haddad s'ennuyait de son critique répercuté dans le chaos de ses peintures des réminiscences de la guerre. « Je ne voulais pas qu'on me dise que je réussissais à cause de la guerre dit-elle. Cela m'a trahi que les gens accordent autant d'importance à ma nationalité. J'aimerais qu'on s'intéresse d'abord à

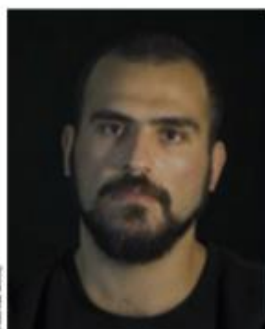
ma peinture avant de se demander d'où je viens. » Elle dit être sortie grande des difficultés. « Ça m'a responsabilisée. J'ai de la chance, il ne faut pas perdre son temps. Toute mon énergie, je la mets dans la peinture », confie-t-elle. Et elle a fait rapidement du chemin : exposition à la galerie Art Concept début 2018, participation à celle de la Fondation Cartier sur la jeune création en Europe (à partir du 4 avril). Et c'est sur le gâteau, elle réalise l'affiche du prochain Festival d'Avignon. Cinéaste accueilli à l'Atelier des artistes en exil, Mohammad Hijazi, 30 ans, est en France depuis début 2017, après quatre années en Jordanie, le Qatar, le Liban, puis la Turquie. En 2013, il a passé trois mois dans les geôles syriennes pour avoir fourni de l'aide alimentaire et sanitaire à la population, et publié des messages anti régime sur Facebook, scrupuleusement surveillé. Trois ans plus tard, il a commencé le tournage du documentaire *Making of*, la tentative manquée d'artistes syriens de rejoindre l'Europe via la Turquie. « J'ai fait le voyage pour le film et le film pour le voyage », raconte-t-il. Détenteur d'un permis de travail depuis six mois, il a monté une société de production, Art Cube, et n'hésite pas de rentrer en Syrie si la situation s'améliore.

L'impossible retour ?

Après huit années d'une guerre qui a laissé un pays à genoux – la Syrie a perdu les trois quarts de son PIB –, et la privée de la moitié de sa population, certains, en effet, pensent au retour. C'est le cas de Youssef Abdelké qui, pendant la guerre déjà, retournait en Syrie, pour « ne pas laisser le pays entre les mains des islamistes », confie sa femme Hala Abdallah. Et d'ajouter : « Pour nous, artistes syriens, le rapport aux racines est essentiel. C'est notre oxygène. » Miryam Haddad, qui y est retournée pour la première fois en juin 2018 après six ans d'absence, ne dit pas autre chose : « J'avais longtemps le sentiment d'avoir mis un voile /...



Alean Al-Halabi, *Sans titre*, 2018, huile sur toile, 105 x 110 cm.



« J'ai fait le voyage pour le film et le film pour le voyage. »

Mohammad Hijazi,
cinéaste.

sur des meubles, comme on fait quand on quitte une maison. Et puis d'un coup, quand j'ai pris mon billet, tout est ressorti !» Avant de préciser : « Je ne pourrais plus y vivre, pour mon travail ce n'est pas possible. Mais j'aimerais beaucoup un jour avoir assez d'argent pour monter une collection là-bas, pour que les gens puissent voir des œuvres en vrai. »

La victoire du clan Assad laisse un goût amer. Sur place, la censure est partout. Judith Depaule précise : « Il y a deux niveaux - les activistes, qui s'expriment sur les réseaux sociaux, notamment via la pratique graphique, et ceux qui se sont mis en retrait du politique et adoptent plutôt un registre abstrait. Les artistes de la scène syrienne ne sont cependant pas coupés du monde et communiquent via Facebook et WhatsApp avec la diaspora, une communauté très structurée et étendue dans le monde entier. » « Le retour du régime, comme si de rien n'était, nous pèse beaucoup. On

a l'impression de retourner dans le silence, comme avant la révolution », soupire de son côté Hala Abdallah. Pour autant elle ne s'avoue pas vaincue. Elle a ainsi monté avec l'appui du CNC un laboratoire de formation et de réalisation pour de jeunes apprentis réalisateurs syriens. Neuf projets sont actuellement en cours. De son côté, la graphiste Sana Yazigi a créé le site The Creative Memory of The Syrian Revolution, collectant depuis 2012 avec l'appui de plusieurs ONG toutes les formes d'expression de résistance syrienne photographiées, filmées et publiées sur Internet. À ce jour, le site recense 30 000 documents, authentifiés pour éviter les fake news. « L'impact n'a pas été immédiat, admet-elle. Les archives et la mémoire n'intéressent pas le grand public, mais c'est capital pour une nation. La révolution a provoqué un irrévocable changement, avec une culture inédite de la protestation. On a repris la parole et la réflexion, on s'est approprié l'espace public. Je ne veux pas qu'on perde la trace de ce changement social éternel. »

À voir

« Où est la maison de mon ami ? »

Jusqu'au 14 avril, à la Maison des arts de Malakoff, 105, avenue du 12 février 1934, Malakoff (92), maisondesarts.malakoff.fr

À consulter

Souria Houria (Syrie Liberté) :

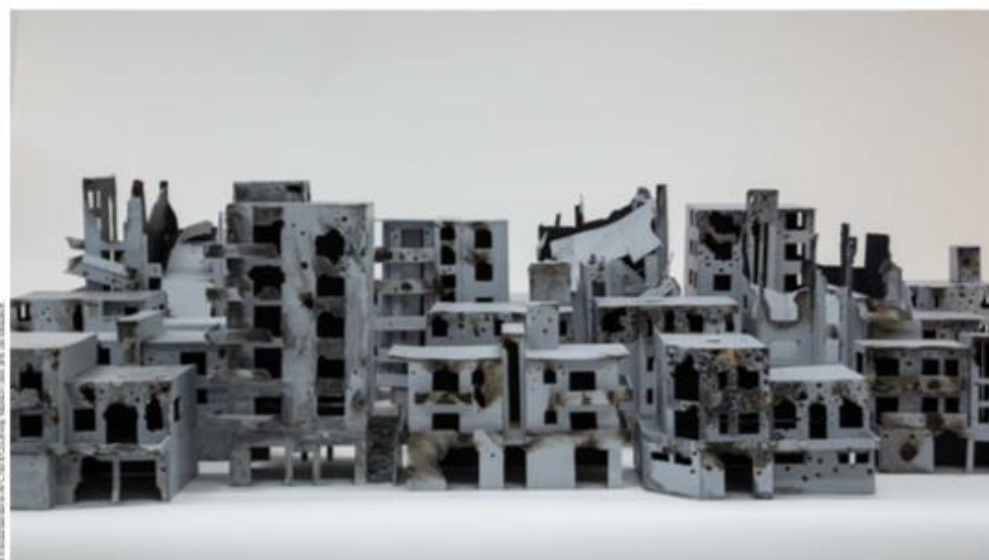
souriahouria.com

Atelier des artistes en exil :

aae.org

The Creative Memory of The Syrian Revolution :

creativememory.org



Bissine Al Charif et Mohamad Osman, *Samsa* 2014, film en stop-motion